

Le court métrage *Soleil Pâle* d'Adrien Moyse Dullin propose une expérience cinématographique à la fois sensorielle et introspective, qui s'inscrit dans une veine contemplative du cinéma d'auteur contemporain.

Dès les premières images, le film impose une atmosphère singulière : une lumière froide, presque blafarde, qui donne tout son sens au titre. Ce "soleil pâle" devient rapidement plus qu'un simple élément visuel : il agit comme un symbole, celui d'un monde en perte de chaleur humaine, ou d'une intériorité en crise. La photographie est particulièrement soignée, jouant sur des contrastes subtils et des cadres épurés qui traduisent l'isolement des personnages.

Sur le plan narratif, le court métrage fait le choix d'une grande économie de dialogue. Ce silence, loin d'être un défaut, renforce la portée émotionnelle du film. Les gestes, les regards et les non-dits deviennent alors centraux, invitant le spectateur à une lecture active. Ce parti pris peut cependant dérouter : certains pourront trouver le rythme lent, voire austère, mais il participe pleinement à l'immersion.

La mise en scène se distingue par sa précision. Adrien Moyse Dullin privilégie des plans fixes ou très peu mobiles, créant une forme de tension latente. Cette immobilité apparente contraste avec les tourments intérieurs des personnages, suggérant une violence sourde, contenue. Le film semble explorer des thématiques universelles telles que la solitude, la perte ou encore la difficulté à communiquer.

L'un des points forts du court métrage réside également dans sa capacité à laisser place à l'interprétation. Rien n'est explicitement expliqué, et c'est au spectateur de combler les vides. Cette ambiguïté fait la richesse de l'œuvre, même si elle peut aussi constituer une limite pour ceux qui attendent une narration plus claire.

De ce que le film raconte (à savoir un fils ayant du mal à faire face au cancer de son père), ce qui en ressort, c'est une œuvre profondément humaine, capable de créer l'émotion avec très peu d'artifices de mise en scène (le film est très minimaliste, et une photographie aux couleurs saturées qui met en avant la chaleur humaine. Rien n'est surligné, que ce soit l'émotion ou les raisons pour lesquelles le père pardonne à son fils. Le fils lui-même refoule ses émotions tout en les cachant très mal et c'est ce qui le rend d'autant plus fascinant et attachant. Cela le rend aussi ambigu et c'est aussi cette ambiguïté fait la richesse de l'œuvre.

Avant d'être un court-métrage sur la maladie comme le dit le synopsis, *Soleil Pale* parle de réconciliation. C'est la réconciliation entre un fils ayant honte de ce qu'est devenu son père et un père qui lui pardonne car il sait que la vie est trop courte pour ne pas pardonner. C'est ce qui fait de *Soleil Pale*, une véritable leçon de vie. D'autre part, la mise en scène est assez remarquable dans sa manière de travailler les corps. La caméra est toujours près des personnages, auscultant celui du père malade de façon assez pudique tout en multipliant les plans rapprochés sur le visage de l'enfant comme pour épouser son point de vue. Ce qui suscite l'empathie, c'est ce filmage toujours à hauteur d'enfant. Et quand la caméra s'attarde sur ces visages qui expriment tant d'émotions à la fois, le film rappelle à quel point le gros plan est un outil d'une force évocatrice folle. Et c'est pour toutes ces raisons que le film, jusqu'à ce sublime plan final, submerge d'émotion le spectateur.

En définitive, *Soleil Pâle* est un court métrage exigeant, qui ne cherche pas à séduire facilement mais plutôt à marquer durablement. Par son esthétique maîtrisée et son approche minimaliste, il s'adresse avant tout à un public sensible à un cinéma contemplatif et symbolique. Une œuvre discrète, mais profondément marquante pour qui accepte de s'y plonger.

Critique rédigée par Anis EL MOZNINE (élève de Terminale du lycée Banville de MOULINS inscrit à l'option CAV du lycée Jean Monnet d'YZEURE).

---